

PAUL ARENE

LA CHÈVRE

D'OR

Paul Arene
La Chèvre d'Or

«Public Domain»

Arene P.

La Chèvre d'Or / P. Arene — «Public Domain»,

Содержание

I	5
II	6
III	8
IV	10
V	12
VI	13
VII	15
VIII	17
IX	19
X	21
XI	23
XII	25
XIII	27
Конец ознакомительного фрагмента.	28

Paul Arène

La Chèvre d'Or

I

LETTRE D'ENVOI

Ris, ne te gêne point, ami très cher, ô philosophe!

Je te vois d'ici lisant ces lignes au fond du fastueux cabinet encombré de la dépouille des âges où, parmi les tableaux anciens, les émaux, les tapisseries, pareil à un Faust qui serait bibelotier, tu passes au creuset de la science moderne ce que l'humanité gardait encore de mystères, et uses tes jours, poussé par je ne sais quel contradictoire et douloureux besoin de vérité, à réduire en vaine fumée les illusions de ce passé dont le reflet pourtant reste ta seule joie; je te vois d'ici, et je devine la compatissante ironie qui, durant une minute, va éclairer ton numismatique profil.

Tel que tu me connais, devenu douteur par raison, guéri des beaux enthousiasmes et déshabitué de l'espérance, je suis très sérieusement occupé à la recherche d'un trésor.

Oui! ici, en Provence, dans un pays tout de lumière et de belle réalité, aux horizons jamais voilés, aux nuits claires et sans fantômes, je rêve ainsi, éveillé, le plus merveilleux des rêves.

Folie! vas-tu dire. Rassure-toi. Bientôt ta sagesse reconnaîtra qu'il me faudrait être fou pour renoncer à ma folie. Car le trésor en question est un trésor réel, palpable, depuis plus de mille ans enfoui, un vrai trésor en or et qui n'a rien de chimérique. Bien que comparable aux amoncellements de bijoux précieux et de frissonnantes pierreries dont l'imagination populaire s'éblouissait au temps des *Mille et Une Nuits*, aucun génie, aucun monstre ne le garde et bientôt il m'appartiendra.

Comment?... Laisse-m'en le secret une semaine encore.

Du reste j'avais, à ton intention, jeté sur le papier, d'abord pour occuper mes loisirs, plus tard pour amuser mon impatience, le détail exactement noté de mes sensations et de mes aventures depuis le jour de nos adieux.

Tu recevras le paquet en même temps que cette lettre. Tout un petit roman dont les circonstances ont seules tissé la trame et où ma volonté ne fut pour rien. Il n'y est question de trésor qu'assez tard. Je t'enverrai bientôt la suite et tu pourras ainsi t'associer aux émotions que je traverse. En attendant, montre-toi indulgent à ma chimère.

Pour te prouver que je suis lucide et que la manie des grandeurs ne m'a pas troublé le cerveau, je te jure qu'avant un mois, à Paris, je rirai avec toi et plus fort que toi de mes déconvenues si, au réveil, sous le dernier coup de pioche, je ne trouve, comme dans les contes, à la place du Colchos et de la Golconde espérés qu'un coffre vermoulu, des cailloux et des feuilles sèches.

II EN VOYAGE

Me voici loin, résumons-nous!

Le bilan est simple: des amours ou soi-disant tels qui ne m'ont pas donné le bonheur; des travaux impatients qui ne m'ont pas donné la gloire; des amitiés, la tienne exceptée, qui m'ont toutes, en s'évaporant, laissé ce froid au cœur mêlé de sourde colère que provoque l'humiliation de se savoir dupe.

Bref! je me retrouve de même qu'au début, avec en moins la foi dans l'avenir et ce don précieux d'être trompé qui, seul, fait la vie supportable. Je ne rappelle que pour mémoire une fortune fort ébréchée sans même que je puisse me donner l'excuse de quelque honorable folie.

J'avais très distinct le sentiment de cela, il y a un instant, dans l'éternelle chambre d'hôtel banale et triste, en écoutant l'horloge de la ville sonner.

Par une rencontre qui n'a rien de singulier, cette horloge, au milieu de la nuit, sonnait l'heure de ma naissance, cependant qu'à défaut de calendrier, un bouquet d'anniversaire, envoi d'une trop peu oublieuse amie, me disait avec une cruelle douceur le chiffre de mes quarante ans... Ne serait-ce point la cloche d'argent du palais d'Avignon, au même tintement grêle et clair, qui ne sonnait qu'à la mort des papes?

Il me semble qu'en moi quelque chose vient de mourir.

A quoi me résoudre? M'établir pessimiste? Non pas, certes! J'aurais trop peur de ta bien portante raillerie.

Après tout, je ne suis plus riche: mais il me reste de quoi vivre libre. Je ne suis plus jeune: mais il y a encore une dizaine de belles années entre l'homme qui m'apparaît dans cette glace et un vieillard. Il est trop tard pour songer à la gloire: mais le travail, même sans gloire, a ses nobles joies.

Et, puisque je n'eus pas le génie d'être créateur, peut-être qu'un effort dans l'ordre scientifique, une série de recherches, établies nettement et courageusement poursuivies, me débarrasseront des désespérantes hésitations qui, si souvent, m'ont laissé tomber l'outil des mains à mi-tâche devant des entreprises trop purement imaginatives pour ne pas, à certains moments douloureux, apparaître creuses et vaines au raisonneur et au timide que le hasard a fait de moi.

Après avoir cherché, réfléchi, je me suis donc fixé une besogne selon mon courage et mes goûts.

Tu sais, s'il m'est permis d'employer une expression que tu affectionnes et que as même, je crois, un peu inventée, quel enragé *traditioniste* je suis.

En exil au milieu du monde moderne, j'ai cette infirmité qu'aucune chose ne m'intéresse si je n'y retrouve le fil d'or qui la rattache au passé. Mon sentiment, d'ailleurs, peut se défendre; l'avenir nous étant fermé, revivre le passé reste encore le seul moyen qui s'offre à nous d'allonger intelligemment nos quelques années d'existence.

Tu sais aussi, pour m'avoir souvent plaisanté sur un vague atavisme barbaresque que ton érudition moqueuse me prêtait, tu sais quel faible j'eus toujours pour les souvenirs de la civilisation arabe.

Dans ce beau pays où, par la langue et par la race, au-dessus du vieux tuf ligure, tant de peuples, Phéniciens, Phocéens, Latins, ont laissé leur marque, les derniers venus, les Arabes seuls m'intéressent.

Plus que la Grecque qui, avec ses yeux gris-bleu s'encadrant de longs sourcils noirs, évoque la vision de quelque Cypris paysanne, plus que la Romaine dont souvent tu admiras les fières pâleurs patriciennes, me plaît, rencontrée au détour d'un sentier, la souple et fine Sarrasine, aux lèvres rouges, au teint d'ambre. Et tandis que d'autres sentent leur cœur battre à la trouvaille d'un fragment d'urne antique ou d'une main de déesse que le soleil a dorée, je ne fus jamais tant ému qu'un jour, dans

Nîmes, près des bains de Diane, dont les vieilles pierres disparaissaient sous un écroulement de rose, en foulant, parmi les débris, le plafond de marbre fouillé et gaufré que les envahisseurs venus d'Afrique par l'Espagne ajoutèrent ingénument aux ornements ioniens du temple des nymphes.

On accueillit en amis, chez nous, ces chevaleresques aventuriers qui, au milieu du dur moyen-âge, nous apportaient, vêtus de soie, la grâce et les arts d'Orient. Quand les Arabes vaincus se réembarquèrent, la Provence entière pleura comme pleurait Blanche de Simiane au départ de son bel émir.

J'avais entrepris autrefois sur ce sujet un travail, hélas! interrompu trop vite, et retrouve même fort à propos un carnet jauni dont bien des pages sont restées blanches. Je ferai revivre, en les complétant, ces notes longtemps oubliées. Je recommencerai mes longues courses sous ce ciel pareil au ciel d'Orient, à travers ces rocs mi-africains qui portent le palmier et la figue de Barbarie, le long de ces *calanques* bleues propices au débarquement, de ces plages où, dans le sable blond, s'enfonçait la proue des tartanes.

Heureux le soir et n'ayant pas perdu ma journée, si je découvre quelque nom de famille ou de lieu dont la consonance dise l'origine, si j'aperçois au soleil couchant, près de la mer, sur une cime, quelque village blanc, avec une vieille tour sarrasine gardant encore ses créneaux et l'amorce de ses moucharabis.

Dans ce pays hospitalier, indulgent aux mauvais chasseurs, un fusil jeté sur l'épaule me donnera l'accès auprès des paysans.

La mission, gratuite d'ailleurs et peu déterminée, que ton amitié, à tout hasard, m'avait obtenue du ministère, me fera bien accueillir des savants locaux, des curés, des instituteurs, et me permettra de fouiller les vieux cahiers de tailles, les cadastres, les résidus d'archives.

Et, après un mois ou deux de cette érudition en plein air, j'espère te rapporter sinon d'importantes découvertes, du moins un ami solide et bronzé à la place du Parisien ultra-nerveux que tu as envoyé se refaire l'esprit et le corps au soleil.

III

LA PETITE CAMARGUE

Mais avant d'entrer en campagne, avant de mettre à exécution tous ces beaux projets, j'aurais besoin de me recueillir quelques jours. Si j'allais demander l'hospitalité à patron Ruf? Il vit sans doute encore. Nous sommes liés depuis quatre ans, et voici comment je fis sa connaissance.

Je voyageais, suivant la côte de Marseille à Nice, quand un soir, pas bien loin d'ici, aux environs de l'Estérel, mon attention fut attirée par une demeure rustique dont la singularité m'intéressa.

C'était, au pied d'un rocher à pic, une de ces cabanes basses spéciales au delta du Rhône, faites de terre battue et de roseaux, et d'une physionomie si caractéristique avec leur toit blanc de chaux, relevé en corne.

Le rocher, évidemment, plongeait autrefois dans la mer; mais l'amoncellement de sables rejetés là par les courants, l'alluvion d'une petite rivière dont l'embouchure paresseuse s'étale en dormantes lagunes avaient peu à peu fait de la baie primitive une étendue de limon saumâtre coupée çà et là de flaques d'eau où poussent des herbes marines, quelques joncs et des tamaris.

Trouver ainsi, en pleine Provence levantine, une minuscule Camargue et sa cabane de gardien avait déjà de quoi me surprendre; mais mon étonnement fut au comble quand j'aperçus, raccommodant des filets devant la porte, une femme vêtue du costume rhodanien.

A mon approche, l'homme sortit. Je le saluai d'un «bien le bonjour!» Au bout d'un moment nous nous trouvions les meilleurs amis du monde.

Ruf Ganteaume, et plus usuellement patron Ruf, compromis en 1851 pour avoir, avec son bateau, facilité la fuite de quelques soldats de la résistance, s'en était tiré, ma foi! à bon compte, évitant Cayenne et Lambessa, par un internement aux environs d'Arles.

Plus heureux que d'autres, en sa qualité de pêcheur, il put gagner sa vie sur le fleuve, se maria et revint au pays après l'amnistie, avec sa femme, née Tardif, des Tardif de Fourques, et qu'il continuait à appeler Tardive.

Ruf et Tardive avaient un fils qu'ils voulurent me présenter.

On cria: «Ganteaume! Ganteaume!» Je m'attendais à quelque solide gaillard déjà tanné par le soleil et la mer; je vis sortir d'une touffe de tamaris un tard-venu de dix ans, les cheveux ébouriffés, l'air sauvage, tenant par les pattes une grenouille qu'il venait de capturer. C'était M. l'Aîné, porteur du nom, c'était Ganteaume.

Je parvins à apprivoiser Ganteaume, et vécus chez ces braves gens toute une semaine. J'avais promis de leur donner de mes nouvelles. Je ne l'ai point fait. Me reconnaîtront-ils après quatre ans?..

Ils m'ont reconnu, et j'ai trouvé toutes choses en état.

Une cabane toujours neuve; car Ruf, à chaque automne, en renouvelle la toiture de roseaux, et Tardive, tous les samedis, Ganteaume tenant le seau où flotte la chaux délayée, rebadigeonne crête et murs, suivant la coutume du pays d'Arles.

Comme changement, quelques rides sur la face incrustée de sel du patron, et quelques fils d'argent dans les bandeaux grecs de Tardive.

Ganteaume, poussé vite, est devenu un vaillant garçonnet aux cheveux frisottants de petit blond qui brunira. Ganteaume ne pêche plus aux grenouilles. Quand il ne va pas à la mer, il monte Arlatan, un étalon camarguais, blanc comme la craie, vif comme la poudre, que son père, avec le harnachement en crin tressé, les étriers pleins, la haute selle, ramena de Fourques où l'avait appelé un héritage.

Mon installation est bientôt prête. Ganteaume, qui couchera à côté de ses parents, me cède sa chambre; il me semble qu'elle m'attendait.

En l'honneur de mon arrivée, on a dîné d'une bouillabaisse pêchée par patron Ruf lui-même et servie, suivant l'usage, sur une écorce de liège oblongue creusée légèrement, pareille à un bouclier

barbare. Nous avions chacun pour assiette une moitié de nacre, moules gigantesques aux reflets d'argent et d'acajou que les barques, à grand effort, d'un câble noué en nœud coulant, arrachent dans les récifs du golfe.

A part ce détail tout local des assiettes et du plat, j'aurais pu, avec cet horizon d'eaux miroitantes, de tamaris en dentelle sur l'or du couchant, et le clairin d'Arlatan qui tintait, me croire au bord du Vaccarès, dans quelque coin perdu, entre la tour Saint-Louis et les Saintes.

Derrière les dunes, la vague chantait.

Jusqu'à minuit, Tardive, belle d'humble orgueil, me fit l'éloge de son bonheur. Ganteaume sommeillait. Patron Ruf fumait sans rien dire. Et j'admirais cet inconscient poète qui, pour que sa femme se sentît heureuse et l'aimât, sur un peu de terre amoncelée par l'eau d'un ruisseau, lui avait refait une patrie.

IV PATRON RUF

Patron Ruf, en réalité, vit de sa pêche que Tardive, montée sur Arlatan, va deux ou trois fois par semaine vendre à la ville. Mais son orgueil est d'être corailleur.

Ne devient pas corailleur qui veut! Le titre se transmet de père en fils, et les membres de la corporation, une fois reçus, jurent le secret.

Un triste métier, paraît-il, que celui de mousse apprenti. Patron Ruf a passé par là, restant des journées entières au fond du bateau – pendant que l'équipage, avant de promener le filet-drague dans les hauts-fonds, s'orientait, pour reconnaître les endroits propices, sur quelque rocher remarqué, quelque *ensignadou* de la côte – et ne respirant guère que le soir, quand, la journée finie, le bateau amarré, il s'agissait de chercher de l'eau, de ramasser du bois et de faire la bouillabaisse.

A seize ans, patron Ruf avait été initié. Et maintenant encore, dès que les mois d'été arrivent, le diable ne l'empêcherait pas d'aller rejoindre la flottille des Confrères au cap d'Antibes. Expéditions mystérieuses où l'on emporte deux, trois jours de vivres, où l'on feint d'embarquer pour Gênes, la Corse, la Sardaigne, bien qu'en somme on ne perde guère la terre de vue.

Juin approchant, patron Ruf parle de partir, d'emmener cette fois Ganteaume.

Mais Tardive gardera Ganteaume, et c'est là leur seule querelle.

En attendant, patron Ruf m'a pris pour second. Tous les matins nous filons au large jeter le *gangui* ou bien tendre les *palangrottes*.

Hier, la mer est devenue grosse subitement. Un peu de mistral soufflait! nous avons dû, au retour, tirer des bordées.

Patron Ruf tenait la barre et ne parlait pas. Ganteaume courait pieds nus sur le plat-bord, tout entier à sa voile et à ses cordages. Et tandis que les grandes lames, lentes et lourdes, se déroulaient sous le soleil pareilles à du plomb fondu, je m'amusais, passager inutile, à regarder la côte aride, les collines échelonnées montant ou s'abaissant les unes derrière les autres selon que la bordée nous rapprochait de la rive ou bien nous ramenait au large.

A la cime d'un pic, dans le soleil, une tache blanche brillait. Je demandai: – «Est-ce un village? – Le Puget... répondit patron Ruf sans lâcher sa pipe. – Le Puget-Maure!» ajouta Ganteaume.

L'aspect du lieu, ce nom sarrasin, surexcitaient ma curiosité savante. J'aurais voulu d'autres détails. Mais patron Ruf, furieux d'un coup de barre donné à faux, s'obstinait dans sa taciturnité; malgré mon impatience, je dus me résigner et attendre que la belle humeur lui revînt avec le beau temps.

Aujourd'hui le vent a augmenté.

Au *cagnard*, entre deux buttes de sable tiède où le vif soleil des jours de mistral allume des paillettes, nous causons, patron Ruf et moi, tandis que là-bas Tardive cuisine et que Ganteaume vagabonde sur la plage ramassant, pour me les montrer, des coquilles, des os de seiche, des pierres ponceuses, et les épis d'algue feutrés en boules brunes que rejette au milieu de flocons d'écume la grande colère de la mer.

Dans nos conversations, c'est généralement de politique qu'il s'agit.

Grave, rasé, l'air d'un Latin, patron Ruf, plus que jamais, maintient la République. Paris le préoccupe beaucoup. Il en admire les grands hommes. Et, n'ayant guère pour lecture qu'un vieux Plutarque dépareillé, il se figure Paris comme Rome ou Athènes. Il possède dans sa cabane un buste en plâtre de Marianne qu'il appelle sérieusement la déesse et qui fait pendant à une sainte Marthe domptant la tarasque, que Tardive apporta de Tarascon. Les jours de fête, Tardive partage ses fleurs entre sainte Marthe et Marianne. Parfois aussi elle se révolte: – «Eh té! qu'est-ce qu'elle peut nous donner de plus ta République? N'avons-nous pas une maison, un bon bateau, un bel enfant?..» A quoi

patron Ruf répond: – «Tout le monde n'est pas comme nous. Il y a des pauvres dans les grandes villes. Les femmes ne comprennent pas ça! La gloire de la République, c'est de songer au sort des pauvres.»

Pour une fois cependant nous laissons la politique tranquille. Encore préoccupé de notre traversée d'hier, j'ai remis sur le tapis ce village du Puget-Maure, entrevu de loin et si étrangement perché.

– «Drôle d'idée de vouloir vous perdre dans ce paradis des couleuvres. Le Puget n'est même plus un village. Il y a cent ans, je ne dis pas. Mais depuis, ce qu'il pouvait rester de bon là-haut, terre et habitants, est descendu en plaine. Le roc seul persiste, avec une vingtaine de familles qui font semblant de cultiver ce que la pluie a laissé dans les creux. Et quelles familles! des gens à figure de bohémiens qui ne se marient qu'entre eux, par fierté, disent-ils, mais aussi par misère. Tout ce vilain monde n'aurait qu'à mourir de sa belle faim. Seulement les femmes, un peu sorcières, vont à la ville les jours de marché vendre des fromageons et des plantes de montagne. Les hommes, eux, braconnent malgré les gendarmes, et la poudre ne leur coûte pas cher.»

Patron Ruf ne se doute pas qu'en disant du mal du Puget-Maure, il ne fait qu'augmenter mon désir.

– «Vous ne trouverez même plus de route. Il en existait une autrefois. L'orage l'a changée en ravine, et les gens du Puget se croient trop grands seigneurs pour faire métier de cantonniers.»

Mon obstination pourtant a fini par vaincre les résistances de patron Ruf, qui, Romain dans le sang, hait par instinct ces races bédouines, et, vieil homme de mer, considère comme une aventureuse expédition cette marche de quelques heures en montagne.

Patron Ruf s'est même rappelé fort à propos qu'il possédait là-haut un ami.

– «Un ancien capitaine caboteur, brave homme, mais à moitié fou, qui s'est mis en tête d'aller vivre au Puget-Maure avec sa fille. Ils habitent le château. Vous verrez ce château: je ne le changerais pas pour le mien.»

Que patron Ruf déverse à l'aise son mépris sur le Puget-Maure!

L'important c'est qu'aussitôt le beau temps revenu, il doit me conduire en barque jusqu'à la calanque d'Aygues-Sèches, où tombe le Riou qui passe au Puget. Je pourrai de là, paraît-il, en remontant le lit du torrent, gagner le village sans trop de peine. Les torrents, ici comme en Grèce, sont encore, pendant l'été, les plus praticables des chemins.

V LA CALANQUE

Patron Ruf m'a ménagé une surprise.

Pendant que nous irons par mer, Tardive, montée sur Arlatan avec Ganteaume en croupe, portera, par le sentier ordinaire, il en existe un décidément, mes bagages jusqu'au Puget. Puis Tardive reviendra seule, me laissant Ganteaume comme société pour une quinzaine. C'est l'époque où patron Ruf éprouve le besoin d'aller pêcher du corail, et Ganteaume, ne l'accompagnant pas, lui devient inutile.

Patron Ruf, cependant, ne pardonne pas encore au Puget.

Il profite de ce que nous sommes seuls sur l'eau bleue pour recommencer sa diatribe. Mais au lieu d'attaquer de face, il y arrive par un détour.

Patron Ruf me raconte, pourquoi me raconte-t-il cela? que le coin de golfe où nous naviguons recouvre une ville disparue, on ne sait quand, du temps de «la louve de marbre!» Lorsque la mer, comme aujourd'hui, est très unie, on aperçoit distinctement des murs de cirque, des colonnes. – «Tout un Arles, là-bas, à dix brasses. Regardez plutôt!» Je regarde et n'arrive guère à distinguer, avec de gros oursins roulant sur leurs piquants et des poissons aux reflets de métal, qu'un fond montueux noir d'algues flottantes.

Patron Ruf, plus heureux, découvre toute sorte de choses. Il s'exalte. Il parle de coupes d'argent, de dieux en bronze, autrefois ramenés dans le filet des pêcheurs, d'une jarre pareille à un bloc de rocher sous sa couche de coquillages, mais pleine de pièces d'or, qu'un enfant trouva, roulée dans le sable, un lendemain de tempête. – «Ah! si tout l'or caché qui dort inutile paraissait au jour!» Et, vieux républicain en qui revit l'âme des Gracques, le voilà pétrissant le monde à sa fantaisie, un monde où chacun naîtrait riche, où les braves gens seraient heureux.

Si pourtant, quelque matin, en jetant le «gangui», il accrochait, lui aussi, un bout de trésor? on saurait s'en servir tout comme un autre. – «Nous voyez-vous, moi en monsieur, Tardive en dame et Ganteaume avec des escarpins vernis!»

Attention: patron Ruf se raille lui-même; et quand un Provençal se raille, il n'est jamais long à railler quelqu'un autre.

Maintenant c'est aux gens du Puget-Maure qu'en a patron Ruf. Ils possèdent eux aussi un trésor, et c'est ce qui les rend si fiers, une chèvre en or qu'on rencontre la nuit broutant la mousse des montagnes. Jamais personne n'a pu la prendre tant elle court vite. Mais l'espoir fait vivre quoiqu'il engraisse peu; et si les Mouresq, comme on les appelle, sont tous maigres, c'est que, depuis longtemps, pécaïre! ils ne vivent guère que d'espoir.

Patron Ruf, ayant cette fois tout dit, se mit à rire silencieusement, les dents serrées sur son tuyau de pipe. Il riait encore en débarquant au bas des falaises d'Aygues-Sèches. Il s'arrêta seulement de rire pour notre déjeuner d'adieu préparé d'avance par Tardive, et que nous augmentâmes de quelques douzaines d'arapèdes noblement moussus, cueillis au couteau dans les roches.

VI DANS LE VALLON

Patron Ruf m'a dit: «Le vallon passe juste sous le village; en le remontant tout droit, au bout de deux petites heures, vous serez rendu au Puget.»

Un berger de quinze ans qui, laissant son chien faire la garde, s'amusait à tailler en figurines les nodosités baroques d'un bâton de caroubier, confirme ces renseignements.

Le voyage est charmant d'abord dans ce lit de torrent qui, au lieu d'eau, roule sous la brise venue de la mer ses grandes fleurs et ses herbes grises.

Par malheur, ni patron Ruf, ni le berger, ne m'ont averti d'un point important. C'est qu'un peu plus haut, l'orage, mauvais ingénieur, a laissé en route les trois quarts au moins des cailloux roulés et des rochers que son flot boueux devait charrier à la grève. De sorte que, maintenant, ma marche vers le Puget-Maure n'est plus qu'une série de périlleuses escalades à travers des cascades sèches, amas de pierrailles et de blocs traîtreusement polis que rend plus glissants encore un tapis d'aiguilles de pins.

Combien durèrent les deux heures? je l'ignore! le temps passe vite lorsqu'on fait ce ridicule métier de s'accrocher, sans repos ni trêve, des pieds, aux aspérités de la pierre, des mains, à quelque touffe de ciste, de lentisque, à quelque branche de figuier sauvage, dont les feuilles froissées m'entêtaient de leur forte odeur.

Toujours est-il que le soleil, violent encore, baissait déjà quand à un détour le Puget-Maure m'apparut. Il me semblait tout près, à portée de la main, derrière ce dernier promontoire. Mais le promontoire franchi, un autre aussitôt se dressait, puis disparaissait, laissant voir ce fantastique petit village que je m'imaginai toujours être sur le point d'atteindre, et qui, à chaque fois, s'éloignait.

Le paysage avait changé. Je m'en aperçus seulement à l'heure où, à bout d'énergie, je m'étendis, le dos dans l'herbe, sous un bloc.

Ce n'étaient plus les blancheurs calcaires des falaises au bord du golfe; mais – comme si un antique volcan eût déversé là ses coulées – deux hautes murailles porphyriques dont les innombrables paillettes s'allumaient aux reflets rouges du couchant. Sur ce terrain de feu où les rayons se concentraient: une végétation africaine, de grands aloès, des cactus, et, çà et là, martyr écorché, le tronc saignant d'un chêne-liège. La chaleur devenue intense, à la tombée du jour, faisait partout craquer les écorces, pleurer les résines, et se mourir dans un crescendo exaspéré l'aride chanson des cigales.

Il faut croire que je m'endormis.

Je m'endormis, et fis tout de suite un rêve étrange, longtemps continué, pendant lequel il me sembla vivre des années et des années.

En quête de trésors cachés, je parcourais des pays inconnus, des royaumes chimériques; mais toujours le rêve me ramenait dans une vallée fermée, aux parois couleur de braise, incrustés d'escarboucles, où, souffrant d'une soif ardente, je poursuivais la Chèvre d'Or.

J'étais même sur le point de la saisir, j'apercevais distinctement, à deux pas de moi, entre deux buissons, ses yeux malicieux, ses cornes et son front têtue...

Mais un chevrottement rapproché, un léger tintement de clochettes me réveillèrent. J'ouvris les yeux et crus d'abord qu'une hallucination prolongeait mon rêve.

Non! Quoique s'assombrissant de minute en minute sous le crépuscule survenu pendant ce long sommeil, je reconnaissais le paysage admiré tantôt dans sa splendeur ensoleillée; et c'était bien une vraie chèvre, une chèvre en chair et en os qui, à la cime d'une roche aiguë, les quatre pieds joints, me regardait. Ses cornes luisaient, ses sabots luisaient, sa toison avait des tons fauves.

J'avançai doucement, ma familiarité l'offensa. Elle fit un bond, disparut un instant, puis reparut sur une autre roche.

A la place qu'elle quittait, où ses sabots avaient posé, la pierre rouge semblait frottée d'or. Et je me disais:

«Voilà qui semble donner tort aux railleries de patron Ruf! Si j'avais cependant, pour mes débuts dans ce pays, rencontré la Chèvre d'Or de la légende?»

Cependant, l'espiègle chèvre jaune, tout comme eût fait la Chèvre fée, semblait m'attendre, me provoquer.

J'avançai encore; elle repartit, cornes en avant cette fois, dans un épais fourré de lentisques où, d'abord, elle s'empêtra. Je la tenais déjà, je caressais son poil rude et roux, quand d'un simple effort, rompant l'obstacle des branchages, elle retomba, bondissante et libre, de l'autre côté.

Quelque chose tinta, sa clochette sans doute qui s'était détachée. Car je trouvai, sous le buisson, une de ces clavettes en forme de demi-croissant dont les bergers se servent pour boucler le collier de bois que les chèvres portent au cou. Je cherchai vainement la clochette. Plus lourde, elle avait dû rebondir et rouler dans un creux, où, parmi les pierres, riait un peu d'eau.

La chèvre était loin, elle courait. Piqué au jeu, intéressé par le mystère, je me mis à courir aussi, sans trop buter pourtant: maintenant nous suivions une manière de chemin! Et j'étais déjà tout près d'elle, quand, sous la lune se levant, d'un dernier saut, comme par miracle, je la vis soudain disparaître dans la masse même du roc qui semblait barrer le vallon.

En même temps, au-dessus de moi, à cinquante pieds, j'entendis un bruit de voix, un son d'angelus; et, levant la tête, je m'aperçus, au déchiquetage des toits sur le ciel, à la silhouette des gens causant accoudés en haut d'une terrasse, que ce que j'avais pris pour un roc, était probablement un village.

– «Holà! criai-je, est-ce ici le Puget?

– Ici même, vous n'avez qu'à suivre le sentier, monter l'escalier et passer la porte.»

Je suivis un étroit sentier que continuaient, mauvais aux pieds, des degrés taillés dans la pierre. Je passai sous un portail bas, veuf de ses battants, mais encore surmonté de vagues armoiries. Une vieille femme m'indiqua l'auberge.

Et, malgré les sinistres prédictions de patron Ruf, je pus, après un souper que l'appétit me fit trouver délicieux, dormir dans un lit blanc dressé au beau milieu d'une chambrette plus blanche encore, dont les ogives bizarres, jusqu'au moment où la fatigue ferma mes paupières, m'avaient donné l'illusion d'un accueillant et rustique Alhambra.

VII LA CHÈVRE D'OR

J'avais oublié la chèvre. Ganteaume, au matin, me la rappelle.

Arrivés tard avec Arlatan, il a couché, Tardive aussitôt repartie, chez cet ancien capitaine dont patron Ruf hier me parlait.

Ganteaume m'apporte ma valise.

En la posant sur la table, il découvre un fragment de rocher rouge, brillant de paillettes, ramassé par moi machinalement à l'endroit où la chèvre m'était apparue. Il s'extasie, il me demande si toutes ces paillettes sont du vrai or.

La clavette aussi l'intéresse. Généralement les clavettes sont en buis taillé au couteau, et Ganteaume me fait remarquer que celle-ci est en ivoire.

Puis il me quitte pour aller chercher mes livres. Demeuré seul, je réfléchis.

Bien avant les récits de patron Ruf, je la connaissais sa légende, et dans tous les coins de Provence j'avais rencontré la Chèvre d'Or.

Aux Baux, pendant les nuits de lune, à travers les palais abandonnés, le long des abîmes; non loin d'Arles, à Cordes, autour du mystérieux souterrain taillé dans le roc, en forme d'épée; et près de Vallauris, du val d'or, sur ce plateau semé d'étranges ruines, qu'on appelle également Cordes ou Cordoue, et d'où la vue s'étend si belle, par delà les bois d'orangers qui font ceinture au golfe Juan, jusqu'aux îles de Lérins: Sainte-Marguerite, Saint-Honorat, blanches au milieu de la mer.

Partout la légende se rattachait aux souvenirs de l'occupation sarrasine; partout il s'agissait de cette chèvre à la toison d'or, habitant une grotte pleine d'incalculables richesses, et menant à la mort l'homme assez audacieux pour essayer de la suivre ou de s'emparer d'elle.

Ainsi ma demi-hallucination s'explique de la façon la plus naturelle du monde.

La chaleur était accablante sous les pins; et, la tête encore lourde des bavardages de patron Ruf, il n'est pas étonnant que, m'étant endormi, j'aie rêvé trésors et qu'au réveil j'aie un instant pris pour la Chèvre d'Or la première chèvre venue.

Les chèvres rousses ne sont pas rares. A Naples, je me souviens d'en avoir vu tout un troupeau au pied du tombeau de Virgile.

Si les sabots de ma chèvre luisaient avec des reflets de diamant, c'est que, sans doute, elle les avait polis à galoper dans l'herbe sèche et les pierrailles. Si ses cornes luisaient aussi, c'est qu'elle aimait fourrager, tête en avant, au milieu du feuillage dur des myrtes et des lentisques. Quant aux traces laissées par ses sabots, j'étais assez géologue pour constater, au seul examen du peu précieux caillou admiré de Ganteaume, qu'il s'agissait simplement d'un fragment de porphyre rouge où s'incrustaient des grains de mica.

La clavette pourtant m'intriguait. Je la montrai à l'aubergiste.

– «Ceci, me dit-il, en prenant un air grave, est une clavette de sonnaille; mais bien qu'ayant, dans le temps, gardé les troupeaux, je n'en vis jamais de pareille. D'abord, si je ne me trompe, on la croirait en fin ivoire. Et puis remarquez ces dessins: les bergers d'aujourd'hui ne savent plus travailler ainsi. Ça m'a l'air vieux comme les chemins. L'homme qui fit la clavette doit être mort depuis longtemps, et aussi la bête qui la portait au cou.»

Je jugeai inutile de détromper l'hôtelier en lui racontant que la chèvre qui avait perdu la clavette se trouvait vivante, et bien vivante.

– «Que la clavette soit ou non ancienne, un morceau d'ivoire aura toujours pu tomber par hasard entre les mains d'un pâtre qui se serait amusé à le sculpter.»

Il n'en est pas moins vrai que si le pâtre en question, un pâtre quelconque, ou Ganteaume, en faisant la même trouvaille, avait vu, comme moi, fuir dans les braises du couchant une chèvre aux

poils rutilants et fauves, si comme moi il avait remarqué, sur les pierres que ses sabots effleuraient, des taches d'un éclat métallique, aucun raisonnement ne l'eût empêché de croire que réellement la Chèvre d'Or lui était apparue.

J'aurais voulu être ce pâtre.

Je serais retourné au vallon chaque soir, ému de terreur et d'espérance, pour la guetter, pour la traquer, malgré périls et précipices, par les lieux sauvages qu'elle hante, jusqu'au trésor, jusqu'à la grotte. Et cette naïve illusion aurait, du moins pendant quelques heures, quelques mois, illuminé ma vie.

VIII

AU BACCHUS NAVIGATEUR

Ganteaume ne revenant pas, je pris le parti de visiter le village.

Vrai nid à pirates, ce Puget, haut perché sur son roc d'où l'on voit la mer au lointain à travers les lances aiguës des végétations barbaresques.

Pas de remparts: les maisons en tenaient lieu, s'alignant au ras de l'abîme et percées de rares et étroites fenêtres qui pouvaient, au besoin, servir de meurtrières.

J'ai voulu faire tout le tour, descendre au vallon parcouru hier; j'ai reconnu la vieille porte par laquelle j'étais entré.

Au dedans, des ruelles en escalier, de longs couverts sombres et frais, puis, avec la fontaine et le lavoir, une placette entourée d'arcades blanches. Beaucoup de maisons vides, ouvertes à tous les vents. L'herbe y croît, la marjolaine y embaume dans les débris des plafonds effondrés; et c'est, entre les fenêtres sans volets ni vitres, les toits dont les trous laissent voir le bleu du ciel, un chassé-croisé d'hirondelles.

Si je m'aventurais dans ce dédale? j'essaye, attiré par le pittoresque, mais je dois bientôt battre en retraite.

Hommes et femmes, assis sur les seuils, me regardent, oh! sans malveillance, mais avec un étonnement marqué. Voilà bien les demi-sauvages que m'avait annoncés patron Ruf. Ils me saluent pourtant lorsque je les salue. Mais la rue leur appartient et je me sens intrus chez eux. Vite, retournons à la placette!

Ganteaume était là. Il me cherchait. «Depuis plus de deux heures!» ajoute-t-il en bon Méridional amplificateur qu'il est déjà.

Quelqu'un me demande, paraît-il, M. Honnorat Gazan, le capitaine ami de patron Ruf.

Tardive lui a parlé de moi, et il a tenu à me faire le premier sa visite.

Je gagne donc l'auberge, et gravis, toujours précédé de Ganteaume, son beau perron en pierre froide, à qui les chaussures paysannes et les glissades des gamins ont donné le poli du marbre vert, après avoir admiré, détail qui m'échappa ce matin, l'étonnante enseigne: —*Au Bacchus navigateur*, — représentant un enfant joufflu, coiffé de raisins, à cheval sur un tonneau qu'assiègent les flots en furie.

En effet, M. Honnorat m'attendait, tranquillement d'ailleurs, auprès d'une bouteille de muscat, dans la grande salle du *Bacchus* aussi obscure qu'un café arabe, les volets en étant fermés par crainte du soleil et des mouches.

On se serre la main à tâtons; mais les yeux peu à peu s'habituent au demi-jour, et la connaissance, grâce au muscat, se trouve, au bout d'un moment, faite et parfaite.

M. Honnorat, Gazan Honnorat, est justement le maire du Puget. En cette qualité, il a la garde des archives, c'est-à-dire qu'il détient la clef d'un vieux coffre relégué dans un galetas.

— «Si vous n'avez peur ni de la poussière ni des rats, votre visite arrive à point. En fouillant dans nos paperasses vous leur rendrez un vrai service. Saladine, ma gouvernante, vieillit et les néglige. Elles doivent avoir grand besoin d'être époussetées.»

Au fond, M. Honnorat est plus savant qu'il ne voudrait le paraître. Comme j'expose mes projets, il m'avoue avoir lui-même, dans le temps, entrepris, puis abandonné un travail analogue à celui que je rêve: la monographie du Puget-Maure, ainsi nommé, m'assure-t-il, parce que grâce à une situation naturellement fortifiée, des Sarrasins s'y maintinrent même après la suprême défaite et la destruction du Fraxinet.

— «C'est fort curieux, et vous auriez dû...

– Oui! j'aurais dû continuer. Mais que voulez-vous? Les Provençaux, ceux d'ici en particulier, sont tous les mêmes. Jusqu'à cinquante ans, de la poudre! et puis la paresse vous gagne, on engraisse et on devient Turc.»

M. Honnorat me donne des détails.

Trop éloignés de la mer pour fuir, les habitants du Puget-Maure avaient dû se faire respecter. Assez tard, vers le xve siècle, ils s'étaient convertis tant bien que mal et mêlés aux gens du voisinage. Mais la race subsistait ainsi que certaines coutumes caractéristiques. M. Honnorat citait des familles: les Quitran, les Goiran, les Roustan, les Autran. – «Tous ces noms en *an*, disait-il, sentent leur origine arabe. Nous en tenons aussi, nous autres les Gazan; et, si vous avez de bons yeux, vous pourrez distinguer, sur notre porte, un restant d'écusson de tournure assez maugrabine.»

Je n'ai pas eu le temps de vérifier la valeur des théories ethnographiques et linguistiques du brave M. Honnorat.

En tout cas, ces maigres et bruns paysans, d'une distinction si sauvage sous leurs habits de laine couleur de la bête, représenteraient aisément des pirates fort convenables. Et M. Honnorat lui-même, avec son grand nez, son air calme et digne, les sentences fatalistes qui, lorsqu'il retire sa pipe pour parler, roulent le long de sa forte barbe, plus rare près des oreilles et autour des lèvres, me fait par moment tout l'effet d'un vieux serviteur du Prophète.

Mais le muscat est terminé, M. Honnorat, à toute force, veut me montrer son château, me présenter sa fille. Il est veuf, paraît-il, et possède une fille charmante. Nous voilà donc nous dirigeant vers le château planté au coin de la placette, château qui ressemblerait à toutes les maisons sans un assez beau portail d'aspect féodal et rustique et sans une tour à terrasse, jadis forteresse, aujourd'hui colombier, dont les murs, revêtus sur trois faces, par le soleil, d'une croûte couleur de brioche, s'effritent rongés par l'air salin du côté qui regarde la mer.

IX

LES PAILLONS BLANCS

– «Norette! Norette!» criait, de son creux d'ancien caboteur, M. Honnorat debout au pied de la tour. – «Norette!..» Mais Norette ne répondait point.

– «Ah! vous pouvez bien l'appeler jusqu'à demain, interrompit une voix irritée, mademoiselle a quitté le four, me laissant seule, avec tout le souci, aussitôt la fougasse faite. Maintenant Mademoiselle est sous les toits, à son grainage; et quand Mademoiselle est à son grainage, le Père Éternel pourrait tonner qu'elle ne se dérangerait pas.»

La personne qui, sans qu'on l'en priât, se mêlait ainsi à la conversation, suivant le patriarcal usage de Provence, était une grande femme maigre et sèche en qui tout de suite et même avant que M. Honnorat ne lui eût dit: «Posez donc nos pains pour vous fâcher plus à l'aise, Saladine!» j'avais deviné, aussi dévouée que tyrannique, la gouvernante du château des Gazan.

Sur sa tête, classiquement couronnée du petit coussin rond des cariatides, elle portait en équilibre une large planche couverte de pains fumants et tenait sous le bras, dans une serviette, un de ces gâteaux minces, faits avec la pâte du pain que les ménagères étalent, le picotant du bout des doigts et l'arrosant d'huile, devant la gueule ouverte du four.

– «Voilà! soupirait M. Honnorat, voilà ce qu'il nous aurait fallu pour faire passer le muscat. On y pensera une autre fois; goûtons-y tout de même en attendant.»

Je rompis un angle et déclarai, sans avoir besoin de mentir, la fougasse délicieuse. M. Honnorat, lui, ne se prononçait pas:

– «On y a peut-être épargné l'huile?..» Mot imprudent qui aussitôt redéchaîna les fureurs de Saladine.

– «Épargné l'huile? si vous pouvez dire! La bouteille entière y a passé, une bouteille d'huile vierge dont chaque goutte vaut son pesant d'or. Seulement nous avons trouvé là cinq ou six femmes qui *cuisaient*, et Mlle Norette, comme toujours, a voulu arroser leur fougasse. C'est un gaspillage, un massacre. Ah! quand la pauvre Madame Gazan vivait!..»

M. Honnorat m'avait pris par le bras:

– «Je connais Saladine. Elle en a encore pour une bonne petite heure à tempêter: sauvons-nous sous les toits, vous verrez grainer, c'est intéressant.»

Un escalier noir, un palier noir; puis une porte qui s'ouvre, et, dans le carré clair de la porte, un fourmillement d'argent et d'or.

– «Mademoiselle Gazan... l'ami de patron Ruf...»

Instinctivement, je salue; et, la première surprise des yeux passée, je regarde autour de moi et me rends compte.

Nous sommes au grenier, un grenier où de toutes parts le soleil entre comme chez lui.

L'or, c'est des chapelets de cocons suspendus à des barres transversales et si serrés qu'ils forment tenture; l'argent, des papillons blancs accrochés le long des cocons.

Prudemment, baissant la tête pour ne rien heurter, nous pénétrons dans le sanctuaire à la suite de Mlle Norette et de Ganteaume qui, depuis hier, s'est constitué son page.

M. Honnorat me raconte que Mlle Norette, la soie étant à vil prix et la graine au contraire se vendant très cher, a eu l'idée de faire exclusivement du grainage. Elle y réussit, paraît-il. L'argent qu'elle gagne est pour elle. De tout temps, dans les familles de bonne bourgeoisie, l'élevage du ver à soie a été considéré comme occupation noble à laquelle on peut se livrer sans déchoir. La graine du Puget-Maure est recherchée, car on ne fabrique pas de bonne graine partout. C'est un travail d'attention et de conscience. Il faut trier les cocons avec grand soin; il faut examiner au microscope, suivant la méthode Pasteur, les papillons douteux ou malades...

Et le voilà qui m'explique tout en détail: les cocons de choix mis en chapelets, en *filanes*, délicatement, l'aiguille dans la bourre, sans qu'elle offense le cocon; les papillons qui sortent, mâles et femelles, la femelle immobile, attendant, le mâle frissonnant du corps et des ailes; comme quoi les uns s'accouplent d'eux-mêmes, comme quoi il faut marier les autres et après cela les *démarier*, noyant les mâles inutiles désormais, tandis que les femelles, sur un cadre garni de toile, pondent leurs œufs, la graine! pareils à un semis serré de petites perles incolores d'abord, puis jaune paille, puis violettes, puis gris de plomb. D'autres ont des procédés compliqués, des sacs en mousseline, des casiers où chaque cocon est isolé. Lui s'en tient aux procédés simples...

Mais je ne l'écoute que vaguement.

Je regarde Mlle Norette, brune, frêle, presque une enfant, sauf la précocité orientale du corsage, Mlle Norette qui s'est remise au travail, et, souriante, sans penser à mal, avec une ingénue chasteté, une cruauté ingénue, de ses fins doigts ambrés, marie et démarie les papillons femelles dont visiblement le cœur s'ouvre, les mâles tout vibrants d'une palpitation de désir.

X

INSTALLATION DANS LA TOUR

Oui! une enfant, cette Mlle Norette. Tout à fait une enfant: ses yeux le disent, que rien ne semble inquiéter, très noirs, malicieux et doux, innocemment ouverts sur la vie.

Elle est femme par la volonté.

Ayant perdu sa mère à douze ans, entre un père ami du repos et la rugueuse Saladine, depuis c'est elle qui gouverne. Oh! sans paraître commander. Seulement, avec ses airs de bon tyran, M. Honnorat ne fait que ce qu'elle a bien voulu approuver d'avance, et, malgré ses colères et ses cris d'aigle, Saladine elle-même lui obéit.

Mlle Norette a dû vouloir que je m'installe au château, car M. Honnorat, à force d'instances, m'y a décidé; ce matin, Saladine me déménage.

Il paraît que le *Bacchus navigateur*, avec ma chambre attenante à la salle commune, et toujours pleine, par les trous de la cloison, du bruit des joueurs et du bourdonnement des mouches, n'était pas un logis convenable pour moi.

– «Et puis, me dit M. Honnorat, que penseraient les gens s'ils savaient que je laisse à l'auberge, comme des colporteurs ou bien des comédiens, le fils et l'ami de patron Ruf?»

J'ai donc quitté le *Bacchus navigateur* où je continuerai pourtant à prendre mes repas avec Ganteaume.

M. Honnorat nous offre, à Ganteaume et à moi, toute une tranche de sa tour.

La chose au Puget n'a rien qui choque. Habiter sous le même toit, même quand sous ce toit est une jeune fille, n'implique pas l'intimité. Les maisons ont souvent trois, quatre propriétaires; chacun occupe son coin sans s'inquiéter du voisin, et, en cas de procès, on ne se reconnaît pas toujours aisément dans l'enchevêtrement des étages.

Un peu haut peut-être le retrait qui m'est destiné, mais charmant, comme fait pour moi.

Les archives sont au-dessus, dans une manière de galetas, ce qui rendra commodes mes recherches.

Et, pour ne pas perdre de temps, tandis que j'écoute, à travers le plancher, Saladine et Norette, l'une grondant, l'autre riant, remuer des meubles, j'ai passé toute une après-midi délicieuse à secouer ces papiers jaunis, ces parchemins recroquevillés d'où monte le parfum des âges. Plusieurs chartes que je me réserve d'étudier. Un *terrier* de 1400 où les noms de lieux sacrilègement travestis par nos employés au cadastre, les noms de famille disparus, apparaissent dans leur originelle vérité sous l'écorce d'un rude provençal paysan ou d'un latin naïvement barbare.

Après le galetas, il y a la terrasse: terrasse à la mode du pays, bordée d'un haut parapet en bâtisse qui va diminuant, suivant la pente du toit dallé, de façon qu'à l'extrémité de la pente on puisse s'accouder pour voir le paysage et que, sur les trois autres faces, on trouve toujours un coin d'ombre fraîche en été, un coin de soleil en hiver.

Perché comme un guetteur, je pourrais au loin voir passer patron Ruf et sa voile blanche.

Un ruisseau chante sous la tour. Des sources invisibles, filtrant au pied du rocher, l'alimentent. Mais à cent mètres, le ruisseau cesse de luire dans le lit pierreux du vallon, tari tout de suite qu'il est par les saignées qu'y pratiquent les propriétaires d'une infinité de jardinets dont les muraillettes en pierre sèche vont dégringolant la montagne.

Ici on se rend très bien compte, topographiquement, de l'histoire du Puget-Maure.

Au temps jadis, avant les défrichements et les cultures, l'eau des sources devait descendre abondante jusqu'à la mer; et l'aride calanque d'Aygues-Sèches servait alors d'aiguade aux marins.

Peut-être les Phéniciens et puis les Grecs eurent-ils là un petit port? Mais à coup sûr les Sarrasins connurent la plage et y abritèrent leurs barques légères. Plus tard seulement ils montèrent et

s'établirent au Puget demeuré tel qu'ils l'ont bâti, avec ses rues en escaliers où les maisons penchantes s'entre-baiseraient si, de loin en loin, une voûte, un arceau n'y mettaient bon ordre.

Gardent-ils quelque vague souvenir de leur origine, ces hommes qui, là-bas, leur travail fini, devant la vieille maison commune, contemplent obstinément, dans l'espérance de je ne sais quoi qui doit venir, la mer, le chemin bleu de l'antique patrie oubliée?

Un «Monsieur! hé! Monsieur!» interrompt mes réflexions archéologiques.

C'est Saladine inquiète, affairée, qui s'avance vers moi, se retournant pour voir si quelqu'un ne la suit pas.

Pourquoi ces airs mystérieux, et que peut bien me vouloir Saladine?

XI

CLAVETTE ET CLOCHETTE

Il paraît qu'en rangeant le léger bagage rapporté du *Bacchus navigateur* par Ganteaume, Mlle Norette s'est montrée fort surprise de découvrir, au milieu de mes livres et de mes papiers, la fameuse clavette en ivoire.

Elle a interrogé Ganteaume qui ne lui a rien appris sinon que la clavette m'appartenait. Maintenant elle voudrait savoir comment cette clavette est arrivée dans mes mains.

Je raconte alors très simplement à Saladine la rencontre que j'eus de l'étonnante chèvre jaune qui me fit tant courir tout le long du vallon, il y a trois jours, le soir même de mon arrivée.

– «Mais c'est Jeanne que vous avez rencontrée!

– Jeanne?

– Oui, *Misé Jano*, la chèvre de Mlle Norette, notre chèvre, qui précisément, ce jour-là, après avoir, tant elle est malicieuse, arraché avec ses cornes le piquet qui l'attache au pré, rentra, son collier de travers, prêt à tomber, la lanière pendante, ayant perdu clavette et clochette. Voilà bien maintenant la clavette, mais c'est la clochette qu'il faudrait. Mlle Norette a pleuré, et M. Honnorat, s'il apprend cela, risque d'en faire une maladie... Une clochette en argent, monsieur, que, depuis des cents et cents ans, les Gazan ont dans leur famille? Si vous vous rappelez l'endroit? on pourrait, des fois, la retrouver...»

Alors, à son tour, timidement, Mlle Norette, qui attendait dans l'escalier le résultat de l'ambassade, s'est approchée.

– «Surtout, monsieur, je vous en prie, que mon père n'en sache rien.»

La nuit tombait. J'ai promis de retourner au vallon dès l'aube première pour essayer de reconnaître le buisson que traversait la chèvre, quand, dans la nuit, il me sembla entendre quelque chose tinter.

Et ce matin je suis retourné au vallon. Singulier prélude à mes travaux savants que cette recherche d'une clochette égarée!

Heureusement le bloc de porphyre rouge sur lequel s'est un instant posée la chèvre pourra servir à me guider.

Voici bien le buisson, l'endroit où tomba la clavette, et, en bas d'une pente rocheuse, polie au passage des paysans et de leurs bêtes, le trou d'eau où la clavette a dû rouler.

Quelque chose de blanc tremblait au fond: c'était la clochette.

Je l'ai retirée ruisselante, et tout de suite j'ai compris l'importance que M. Honnorat et Mlle Norette attachaient à sa possession.

Cette clochette, curieusement ouvragée dans le goût sarrasin, portait, en ourlet sur l'extrême bord, une manière d'arabesque que je pris d'abord pour un pur caprice ornemental, mais qui, plus attentivement examinée, me parut constituer une étrange inscription en grec très ancien mêlé de caractères coufiques.

Le tout me parut rentrer avec un singulier à propos dans le cadre de mes études.

Je songeais donc à transcrire l'inscription, me réservant, car je m'entends un peu en cryptographie, de la déchiffrer à loisir, quand Mlle Norette est arrivée. Sa chèvre jaune la suivait, pareille d'ailleurs à toutes les chèvres et nullement fantastique au grand jour.

Mlle Norette m'a repris la clochette, riant et me remerciant; elle l'a suspendue au cou de *Misé Jano* qui aussitôt s'est mise à courir devant sa maîtresse vers le village.

M. Honnorat grondait lorsque nous rentrâmes.

– «Est-ce raisonnable, Norette, de fier ainsi cette clochette d'argent à la chèvre? Un jour ou l'autre tu peux la perdre!

- Tu vois bien, père, qu'elle n'est pas perdue.
 - Sans doute! mais des gens l'ont vue. Cela fait toujours parler les gens.»
- Et, de sa voix doucement entêtée:
- «J'aime assez faire parler les gens!» disait Norette.

XII

PANIER DE SOUHAITS

Cette aventure a établi tout de suite une sorte de complicité entre Mlle Norette et moi.

Mlle Norette veut, accompagnée de Ganteaume qui ne la quitte plus d'un pas, me faire visiter de fond en comble, d'abord ma tour, décidément bien sarrasine, puis le château proprement dit, curieux encore quoique moins ancien.

Un petit logis Renaissance, mais bâti sur le plan des maisons arabes. De sorte que l'on s'étonne comme d'un anachronisme, en découvrant au plafond de l'escalier, presque méconnaissables déjà sous les couches de chaux superposées, quelques naïfs bas-reliefs inspirés de l'*Illiade*: un Agamemnon portant la toque du roi François, une dame que, sans le nom de Briséis inscrit sur une banderole, je prendrais pour Diane de Poitiers.

En revanche la cour a gardé un caractère oriental des plus purs, avec son puits à margelle basse, ses niches creusées dans le mur pour servir d'étagères, le double rang de galeries par où s'éclairent les chambres sans ouvertures sur la rue, et l'énorme vigne centenaire qui, jaillissant d'un angle du sol carrelé, la recouvre presque tout entière de ses bras tortueux et noirs, de ses pampres chargés de grappes dans lesquels à midi des pigeons roucoulent.

L'intérieur est un vrai musée.

Sans compter quelques portraits d'ancêtres suffisamment rébarbatifs; partout, des tentures aux vives couleurs provenant de Smyrne et d'Alep, des armes damasquinées, des lampes de forme bizarre, des tabourets, des tables, des miroirs à incrustations de nacre font au milieu de meubles d'il y a cent ans le fouillis le plus bizarre du monde.

Rien d'ailleurs qui sente le culte du bibelot, inconnu, Dieu merci! sur ces hauteurs; mais quelque chose de patriarcal, la trace restée de plusieurs générations.

Mlle Norette m'explique qu'en effet on a de tous temps beaucoup voyagé dans la famille.

Puis elle ouvre un petit coffre en chêne cerclé de bandes de fer, et me montre des colliers en perles, en corail, ayant généralement pour agrafe une monnaie grecque ou bien une pierre gravée antique, des chapelets de sequins, de lourds bracelets d'argent, des gorgerins d'un style raffiné et barbare, toutes sortes de bijoux rapportés de très loin à des aïeules, des bisaïeules dont elle se rappelle les noms.

Je demande à voir la clochette. Alors Mlle Norette se trouble; Mlle Norette, paraît-il, ne l'a plus. Elle l'a rendue à son père qui y tient beaucoup, comme souvenir.

– «Mais ne lui racontez pas ce qui est arrivé, ne lui dites jamais que vous l'avez eue entre les mains.»

Et pour rompre une conversation qui la gêne, tout au fond du coffre elle découvre un corbillon d'osier tressé. Quelles richesses nouvelles renferme-t-il sous le carré de vieux satin qui précieusement l'enveloppe?

Un œuf, un grain de sel, un morceau de pain bis et un petit bâton portant un brin de laine au bout.

– «Ce sont les souhaits! dit Norette.

– Les souhaits?

– Oui! les souhaits et les présents que l'on m'apporta dans mon berceau lorsque j'étais âgée d'un jour.

– Comme au temps des fées?

– Précisément. Mais depuis longtemps les fées étant mortes, quatre vieilles femmes, généralement, les remplacent, voisines ou amies, respectueuses des usages, qui se donnent, quand il y a quelque part une fillette nouveau-née, cette importante mission. L'idée leur en vient tout à coup, au four, au lavoir, en causant du beau temps et de la pluie. La chose décidée, elles mettent leur

robe de grand'messe, un bonnet repassé de neuf, et se présentent. Le petit bâton, qui symbolise une quenouille, est pour que la fillette, en grandissant, devienne active et laborieuse; le sel, pour qu'elle reste pure; le pain, pour qu'elle soit bonne comme le bon pain...

– Et l'œuf, demande Ganteaume, à quoi sert l'œuf?

– L'œuf, répond Norette avec le plus grand sérieux, est pour qu'elle fasse un heureux mariage et pour qu'elle ait beaucoup d'enfants!»

XIII

LE TURBAN DU GRAND-ONCLE IMBERT

Конец ознакомительного фрагмента.

Текст предоставлен ООО «ЛитРес».

Прочитайте эту книгу целиком, [купив полную легальную версию](#) на ЛитРес.

Безопасно оплатить книгу можно банковской картой Visa, MasterCard, Maestro, со счета мобильного телефона, с платежного терминала, в салоне МТС или Связной, через PayPal, WebMoney, Яндекс.Деньги, QIWI Кошелек, бонусными картами или другим удобным Вам способом.